

Le Six millionième

F. de Lancelot

L'histoire que je m'apprête à vous narrer n'apparaît dans aucun livre d'histoire. À vrai dire, personne d'autre que moi n'est à ce jour en mesure de la raconter — et peu de monde a envie de l'entendre, ce me semble. Mais aujourd'hui, sur mon lit de mort, après avoir vécu plus que suffisamment, j'ai la sensation que je me dois de rendre justice à ce grand homme.

Je suis né en Bavière en 1872, d'une mère française et d'un père allemand, ce alors qu'une violente guerre venait de s'achever entre ces deux nations. Je n'ai jamais vraiment fait d'études, mais ai très vite intégré l'entreprise paternelle — qui s'était spécialisée dans l'exportation de produits manufacturés allemands à destination du Royaume-Uni. Je me souviens encore — j'étais alors adolescent — de cette année 1887, où ces *cochons* d'Anglais décidèrent d'apposer sur chacun de nos produits la marque *made in Germany*, incitant ainsi, plus d'un siècle avant le mot, à consommer *local* — même si *local* englobait en réalité tous les pays du *Commonwealth*.

Si la manœuvre avait, dans les premiers temps, marché, elle devint vite contre-productive : ces Anglais, pas fous, voyaient dans ce *made in Germany* un gage de qualité ; et même la survenue de la Première Guerre mondiale, posant l'Allemand comme ennemi numéro un, n'entacha pas cette réputation légitime.

À la mort de mon père, je pris la succession de l'entreprise, qui, aidée par le plan de redressement économique d'Hitler, fleurit comme jamais. Profitant des spoliations infligées aux juifs, je

pus racheter de nombreuses entreprises, et pris dans le pays une importance considérable.

Je fus d'abord approché par Fritz Todt, à l'époque chef du Bureau central pour la technique, puis, comme je devenais un atout précieux pour le *Reich*, je finis par être introduit dans le cercle rapproché d'Adolf Hitler lui-même.

En tant que marchand, j'ai beaucoup bénéficié de ce synonyme de qualité qu'est le *made in Germany*, et, une fois pénétré derrière les rideaux du pouvoir, j'ai pu constater que cette réputation n'avait rien de volé. Tout était propre et les comptes tenus à la perfection. Je me souviens encore des notes d'Eichmann qui décomptaient les cadavres au juif près, et plus tard, des rapports des marches de la mort qui, là encore, étaient d'une précision incroyable.

Et bien sûr, je me souviens de ces deux journées du 29 et 30 avril 1945, de ce mariage de dernière minute avec la belle Eva Braun, comme si, sachant ses dernières heures venir, il voulait mettre sa vie en ordre. Je me souviens de la demande d'Helmuth Weidling de tenter une dernière percée contre les alliés, et du refus d'Hitler, très perturbé par une histoire de chiffres. L'Allemagne avait toujours fait preuve de rigueur, aimait les choses propres, carrées, et il avait beau vérifier les rapports, chaque fois il arrivait au même résultat : 5 999 999 juifs avaient été tués par les nazis. Alors que Berlin était encerclée de toutes parts, qu'il n'avait plus aucun moyen de gazer qui que ce soit, il dut se résigner : il n'y avait qu'un seul moyen d'arrondir ce chiffre et de pouvoir capituler l'esprit serein. Pour la première fois de sa vie, il assumait son quart de sang juif et se tira avec son Walther PPK 7,65 mm une balle dans la tête. Il était devenu le six millionième.

H.W. Paris, 1959.